

André Malraux

La Condition humaine

Texte intégral
+ dossier par Sophie Doudet

20^e
siècle

+ Lecture d'image par Agnès Verlet



folioplus
classiques

André Malraux

La Condition humaine

Dossier et notes réalisés par
Sophie Doudet

Lecture d'image par
Agnès Verlet

folioplus
classiques

Sophie Doudet, agrégée de lettres modernes, est professeur à l'institut d'études politiques d'Aix-en-Provence où elle enseigne la culture générale et l'histoire des mouvements littéraires et artistiques. Aux Éditions Gallimard, elle a accompagné la lecture de *L'Or* de Blaise Cendrars dans la collection « La bibliothèque Gallimard » ainsi que de *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman dans la collection « folioplus classiques ».

Maître de conférences en littérature française à l'Université de Provence (Aix-Marseille I), **Agnès Verlet** centre de plus en plus ses recherches sur les rapports entre la littérature et les arts plastiques (peinture, sculpture). Elle travaille également sur la mémoire, l'inscription, la trace. Dans ce double registre, elle est l'auteur de plusieurs ouvrages, *Les Vanités de Chateaubriand* (Droz, 2001), et *Pierres parlantes, florilège d'épithaphes parisiennes* (Paris-Musées, 2000). Collaborant au *Magazine littéraire* et à *Europe*, elle a publié un roman et des nouvelles.

Sommaire

<i>Éclairage historique</i>	5
La Condition humaine	
Première partie : 21 mars 1927	13
Deuxième partie : 22 mars	81
Troisième partie : 29 mars	133
Quatrième partie : 11 avril	159
Cinquième partie	231
Sixième partie	269
Septième partie	303
Dossier	
Du tableau au texte	
Analyse du <i>Tres de Mayo</i> de Francisco de Goya (1814)	329
Le texte en perspective	
Mouvement littéraire : « <i>On se conquiert</i> » : du lecteur à l'écrivain	345
Genre et registre : <i>Vers une nouvelle conception du roman</i>	362
L'écrivain à sa table de travail : « <i>Celui de mes ouvrages auquel je tiens le plus</i> » (11 décembre 1933)	376
Groupement de textes : <i>Palimpsestes</i>	386
Chronologie : <i>André Malraux et son temps</i>	400
Éléments pour une fiche de lecture	413

Éclairage historique

Avant votre lecture du roman, prenez connaissance de son contexte historique

L'intrigue du roman s'inscrit dans l'histoire réelle de la Chine de la première moitié du xx^e siècle.

Avant 1927 :

La Chine, depuis le xix^e siècle, est un empire en déclin que se partagent les puissances coloniales européennes. Celles-ci ont acquis des privilèges commerciaux et des concessions. À Shanghai¹, il y a ainsi une concession française et une concession internationale depuis 1842. C'est une ville cosmopolite où séjournent des étrangers, des réfugiés chinois et 20 000 Japonais.

En 1911, Sun-Yat-Sen fonde le Kuomintang, le parti révolutionnaire démocrate et nationaliste et il établit à Shanghai le gouvernement de la République de Chine. Un an plus tard, l'Empereur abdique et la jeune République se retrouve confrontée à des enjeux majeurs : il lui faut reconquérir la Chine du Nord qui est aux mains de seigneurs de la guerre qui ne la reconnaissent pas et se battent entre eux. Il faut

1. Nous conservons pour tous les noms chinois la graphie ancienne utilisée par Malraux.

de plus rénover la Chine et faire entendre les revendications sociales concernant l'amélioration des conditions de vie. Pour cela, en 1921, Sun-Yat-Sen instaure à Canton un gouvernement national tandis que le Parti communiste est fondé la même année à Shanghai. Ce dernier est constitué pour l'essentiel d'étudiants et a pour objectif l'organisation des ouvriers de façon à instituer la dictature du prolétariat. Le PC est affilié au Komintern, c'est-à-dire à l'Union soviétique, qui décide de son alliance avec le Kuomintang à dominante nationaliste et bourgeoise. C'est le début d'un partenariat ambigu avec l'URSS qui conduit à la création d'une académie militaire à Whampoa (les « cadets ») et à l'envoi de conseillers soviétiques en Chine : il s'agit de Borodine pour la politique et de Gallen pour l'armée.

En 1925, Sun-Yat-Sen meurt et c'est le général Chang-Kai-Shek, son beau-frère, qui prend la direction du Kuomintang. Il part à la reconquête de la Chine aidé par l'action syndicale du PC dans les villes. Pourtant les frictions entre nationalistes et communistes se multiplient : des grèves sont déclenchées contre les occupants étrangers (c'est l'intrigue des *Conquérants* à Canton), mais l'aile droite du Kuomintang favorable aux commerçants et aux financiers se durcit. En février 1926 se déroulent des émeutes communistes à Shanghai ; elles seront réprimées par Chang-Kai-Shek qui dans le même temps rétablit l'ordre en Chine du Sud. L'offensive se dirige alors vers le nord. En septembre 1926, la ville industrielle de Han-Kéou est aux mains des révolutionnaires. En octobre, elle devient le siège du gouvernement ; Borodine y demeure. Chang-Kai-Shek s'établit pour sa part à Nanchang près de Shanghai. Le 19 février 1927, une insurrection communiste est déclenchée à Shanghai, réprimée immédiatement par le général nordiste qui contrôle alors la ville. Chang-Kai-Shek n'intervient toujours pas. Le PC, après avoir tenté en vain de le

relever de ses fonctions, envoie deux cadres dans la ville pour reconstruire l'opposition : Chou-En-Lai (qui serait le modèle de Kyo) et Liu Shao-Chi.

Le 21 mars 1927, une nouvelle insurrection débute à Shanghai alors que Chang-Kai-Shek est aux portes de la ville. Les postes de police dans les faubourgs sont pris par les communistes ainsi que le train blindé. Il est créé un gouvernement provisoire où les communistes sont en position inférieure (5 sièges sur 19). Pendant ce temps, les étrangers font alliance avec l'aile droite du Kuomintang pour se débarrasser des communistes. Le 29 mars, le Kuomintang s'oppose au PC alors que l'activisme syndical est à son comble. On demande aux milices de rendre leurs armes. Chang-Kai-Shek semble hésiter : il joue sur les deux tableaux en faisant allégeance au gouvernement tout en conservant la force militaire. Mais le 6 avril, il ne réagit pas lorsqu'un chef de guerre attaque l'ambassade soviétique à Pékin et fait exécuter les dirigeants communistes. Le même jour, il donne l'ordre aux ouvriers de Shanghai de rendre les armes, ordre par ailleurs confirmé par l'URSS via le Komintern. Le 12 avril, les milices communistes sont désarmées non sans combattre et les dirigeants sont arrêtés mais Chou-En-Lai et Liu Shao-Chi s'en sortent. Le 13, l'armée ouvre le feu sur une marche d'ouvriers. Le travail reprendra le 15. Entre-temps, la répression a été terrible.

S. D.

La Condition humaine

à Eddy du Perron

21 mars 1927

Minuit et demi.

Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac ; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était capable en cet instant que d'y songer avec hébétude, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même — de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés !

La vague de vacarme retomba : quelque embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...). Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobile dans cette nuit où le temps n'existait plus.

Il se répétait que cet homme devait mourir. Bêtement : car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu

importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît, — car, s'il se défendait, il appellerait.

Les paupières battantes, Tchen découvrait en lui, jusqu'à la nausée, non le combattant qu'il attendait, mais un sacrificateur. Et pas seulement aux dieux qu'il avait choisis : sous son sacrifice à la révolution grouillait un monde de profondeurs auprès de quoi cette nuit écrasée d'angoisse n'était que clarté. « Assassiner n'est pas seulement tuer... » Dans ses poches, ses mains hésitantes tenaient, la droite un rasoir fermé, la gauche un court poignard. Il les enfonçait le plus possible, comme si la nuit n'eût pas suffi à cacher ses gestes. Le rasoir était plus sûr, mais Tchen sentait qu'il ne pourrait jamais s'en servir ; le poignard lui répugnait moins. Il lâcha le rasoir dont le dos pénétrait dans ses doigts crispés ; le poignard était nu dans sa poche, sans gaine. Il le fit passer dans sa main droite, la gauche retombant sur la laine de son chandail et y restant collée. Il éleva légèrement le bras droit, stupéfait du silence qui continuait à l'entourer, comme si son geste eût dû déclencher quelque chute. Mais non, il ne se passait rien : c'était toujours à lui d'agir.

Ce pied vivait comme un animal endormi. Terminait-il un corps ? « Est-ce que je deviens imbécile ? » Il fallait voir ce corps. Le voir, voir cette tête ; pour cela, entrer dans la lumière, laisser passer sur le lit son ombre trapue. Quelle était la résistance de la chair ? Convulsivement, Tchen enfonça le poignard dans son bras gauche. La douleur (il n'était plus capable de songer que c'était *son* bras), l'idée du supplice certain si le dormeur s'éveillait le délivrèrent une seconde : le supplice valait mieux que cette atmosphère de folie. Il s'approcha : c'était bien l'homme qu'il avait vu ? deux heures plus tôt, en pleine lumière. Le pied, qui touchait presque le pantalon de Tchen, tourna soudain comme une clef, revint à sa position dans la nuit tranquille. Peut-être le

dormeur sentait-il une présence, mais pas assez pour s'éveiller... Tchen frissonna : un insecte courait sur sa peau. Non ; c'était le sang de son bras qui coulait goutte à goutte. Et toujours cette sensation de mal de mer.

Un seul geste, et l'homme serait mort. Le tuer n'était rien : c'était le toucher qui était impossible. Et il fallait frapper avec précision. Le dormeur, couché sur le dos, au milieu du lit à l'européenne, n'était habillé que d'un caleçon court, mais, sous la peau grasse, les côtes n'étaient pas visibles. Tchen devait prendre pour repères les pointes sombres des seins. Il savait combien il est difficile de frapper de haut en bas. Il tenait donc le poignard la lame en l'air, mais le sein gauche était le plus éloigné : à travers le filet de la moustiquaire, il eût dû frapper à longueur de bras, d'un mouvement courbe comme celui du swing. Il changea la position du poignard : la lame horizontale. Toucher ce corps immobile était aussi difficile que frapper un cadavre, peut-être pour les mêmes raisons. Comme appelé par cette idée de cadavre, un rôle s'éleva. Tchen ne pouvait plus même reculer, jambes et bras devenus complètement mous. Mais le rôle s'ordonna : l'homme ne râlait pas, il ronflait. Il redevint vivant, vulnérable ; et, en même temps, Tchen se sentit bafoué. Le corps glissa d'un léger mouvement vers la droite. Allait-il s'éveiller maintenant ! D'un coup à traverser une planche, Tchen l'arrêta dans un bruit de mousseline déchirée, mêlé à un choc sourd. Sensible jusqu'au bout de la lame, il sentit le corps rebondir vers lui, relancé par le sommier métallique. Il raidit rageusement son bras pour le maintenir : les jambes revenaient ensemble vers la poitrine, comme attachées ; elles se détendirent d'un coup. Il eût fallu frapper de nouveau, mais comment retirer le poignard ? Le corps était toujours sur le côté, instable, et, malgré la convulsion qui venait de le secouer, Tchen avait l'impression de le tenir fixé au lit par son arme courte sur quoi

pesait toute sa masse. Dans le grand trou de la moustiquaire, il le voyait fort bien : les paupières s'étaient ouvertes, — avait-il pu s'éveiller ? — les yeux étaient blancs. Le long du poignard le sang commençait à sourdre, noir dans cette fausse lumière. Dans son poids, le corps, prêt à retomber à droite ou à gauche, trouvait encore de la vie. Tchen ne pouvait lâcher le poignard. À travers l'arme, son bras raidi, son épaule douloureuse, un courant d'angoisse s'établissait entre le corps et lui jusqu'au fond de sa poitrine, jusqu'à son cœur convulsif, seule chose qui bougeât dans la pièce. Il était absolument immobile ; le sang qui continuait à couler de son bras gauche lui semblait celui de l'homme couché ; sans que rien de nouveau fût survenu, il eut soudain la certitude que cet homme était mort. Respirant à peine, il continuait à le maintenir sur le côté, dans la lumière immobile et trouble, dans la solitude de la chambre. Rien n'y indiquait le combat, pas même la déchirure de la mousseline qui semblait séparée en deux pans : il n'y avait que le silence et une ivresse écrasante où il sombrait, séparé du monde des vivants, accroché à son arme. Ses doigts étaient de plus en plus serrés, mais les muscles du bras se relâchaient et le bras tout entier commença à trembler par secousses, comme une corde. Ce n'était pas la peur, c'était une épouvante à la fois atroce et solennelle qu'il ne connaissait plus depuis son enfance : il était seul avec la mort, seul dans un lieu sans hommes, mollement écrasé à la fois par l'horreur et par le goût du sang.

Il parvint à ouvrir la main. Le corps s'inclina doucement sur le ventre : le manche du poignard ayant porté à faux, sur le drap une tache sombre commença à s'étendre, grandit comme un être vivant. Et à côté d'elle, grandissant comme elle, parut l'ombre de deux oreilles pointues.

La porte était proche, le balcon plus éloigné : mais c'était du balcon que venait l'ombre. Bien que Tchen ne crût pas

aux génies, il était paralysé, incapable de se retourner. Il sursauta : un miaulement. À demi délivré, il osa regarder. C'était un chat de gouttière qui entrait par la fenêtre sur ses pattes silencieuses, les yeux fixés sur lui. Une rage forcenée secouait Tchen à mesure qu'avavançait l'ombre; rien de vivant ne devait se glisser dans la farouche région où il était jeté; ce qui l'avait vu tenir ce couteau l'empêchait de remonter chez les hommes. Il ouvrit le rasoir, fit un pas en avant : l'animal s'enfuit par le balcon. Tchen se trouva en face de Shanghai.

Secouée par son angoisse, la nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles; au rythme de sa respiration de moins en moins haletante elle s'immobilisa et, dans la déchirure des nuages, des étoiles s'établirent dans leur mouvement éternel qui l'envahit avec l'air plus frais du dehors. Une sirène s'éleva, puis se perdit dans cette poignante sérénité. Au-dessous, tout en bas, les lumières de minuit reflétées à travers une brume jaune par le macadam mouillé, par les raies pâles des rails, palpitaient de la vie des hommes qui ne tuent pas. C'étaient là des millions de vies, et toutes maintenant rejetaient la sienne; mais qu'était leur condamnation misérable à côté de la mort qui se retirait de lui, qui semblait couler hors de son corps à longs traits, comme le sang de l'autre? Toute cette ombre immobile ou scintillante était la vie, comme le fleuve, comme la mer invisible au loin — la mer... Respirant enfin jusqu'au plus profond de sa poitrine, il lui sembla rejoindre cette vie avec une reconnaissance sans fond, — prêt à pleurer, aussi bouleversé que tout à l'heure. « Il faut filer... » Il demeurerait, contemplant le mouvement des autos, des passants qui couraient sous ses pieds dans la rue illuminée, comme un aveugle guéri regarde, comme un affamé mange. Insatiable de vie, il eût voulu toucher ces corps. Au-delà du fleuve une sirène emplait tout l'horizon : la relève des ouvriers de nuit,

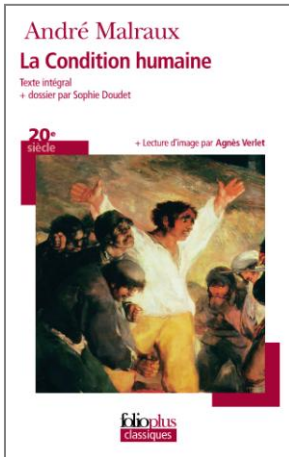
à l'arsenal. Que les ouvriers imbéciles vinsent fabriquer les armes destinées à tuer ceux qui combattaient pour eux ! Cette ville illuminée resterait-elle possédée comme un champ par son dictateur militaire, louée à mort, comme un troupeau, aux chefs de guerre et aux commerces d'Occident ? Son geste meurtrier valait un long travail des arsenaux de Chine : l'insurrection imminente qui voulait donner Shanghai aux troupes révolutionnaires ne possédait pas deux cents fusils. Qu'elle possédât les pistolets à crosse (presque trois cents) dont cet intermédiaire, le mort, venait de négocier la vente avec le gouvernement, et les insurgés, dont le premier acte devait être de désarmer la police pour armer leurs troupes, doublaient leurs chances. Mais, depuis dix minutes, Tchen n'y avait pas pensé une seule fois.

Et il n'avait pas encore pris le papier pour lequel il avait tué cet homme. Les vêtements étaient accrochés au pied du lit, sous la moustiquaire. Il chercha dans les poches. Mouchoir, cigarettes... Pas de portefeuille. La chambre restait la même : moustiquaire, murs blancs, rectangle net de lumière ; le meurtre ne change donc rien... Il passa la main sous l'oreiller, fermant les yeux. Il sentit le portefeuille, très petit, comme un porte-monnaie. La légèreté de la tête, à travers l'oreiller, accrut encore son angoisse, lui fit rouvrir les yeux : pas de sang sur le traversin, et l'homme semblait à peine mort. Devrait-il donc le tuer à nouveau ? mais déjà son regard rencontrait les yeux blancs, le sang sur les draps. Pour fouiller le portefeuille, il recula dans la lumière : c'était celle d'un restaurant, plein du fracas des joueurs de mah-jong¹. Il trouva le document, conserva le portefeuille, traversa la chambre presque en courant, ferma à double tour, mit la clef dans sa poche. À l'extrémité du couloir de l'hôtel — il s'efforçait de ralentir sa marche — pas d'ascenseur.

1. En chinois : « je gagne ». Jeu chinois qui s'apparente aux dominos.

Composition Bussière
Impression Novoprint
le 6 mai 2010
Dépôt légal : mai 2010
1^{er} dépôt légal dans la collection: mai 2007

ISBN 978-2-07-034610-3./Imprimé en Espagne.



La Condition humaine André Malraux

Cette édition électronique du livre
La Condition humaine d'*André Malraux*
a été réalisée le 13 décembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070346103).
Code Sodis : N48891 - ISBN : 9782072441691.
Numéro d'édition : 177215.